

L'Instruction Supplémentaire

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

N° 36.

SOMMAIRE. Gravures: - La Terrasse du Palais Royal de Naples, d'après M. G. Castiglioni. - Les Noces d'or, d'après M. L. Knaus. - L'Héritière de Duivenvoorde. La Visite au Souverain.

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Une Excursion au Mont Etna. - La Sensitive. - L'Héritière de Duivenvoorde. Episode de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

— 9^e ANNÉE —

12 Juillet 1879

NOS GRAVURES.

LA TERRASSE DU PALAIS ROYAL DE NAPLES.

On sait que Naples, cette ancienne capitale du royaume des Deux-Siciles, est bâtie en amphithéâtre au bord du golfe du même nom, sous un ciel admirable, au milieu d'une nature merveilleusement féconde et d'un paysage plein de grâce et de majesté.

Naples n'est pas seulement remarquable par sa belle situation et son climat doux et bien-

faisant. Elle présente aussi la physionomie la plus curieuse et la plus intéressante que l'on puisse trouver. Parcourez-en les rues, surtout la grande rue de Tolède, vous vous trouvez soudain au milieu d'une fourmilière d'hommes au langage criard, aux gestes passionnés et expressifs; des étalages en plein air, chargés de comestibles et de boissons rafraîchissantes, frappent vos regards; des cabriolets aux couleurs voyantes se croisent, rapides comme l'éclair; d'insouciant lazzaroni, étendus au soleil, mettent en pratique le proverbe: „qui dort, dîne." Au port, un peuple de matelots et de pêcheurs se presse et se bouscule en jurant: une forêt

de mâts annonce de nombreux bâtiments marchands; le jongleur réunit tout un cercle d'oisifs, tandis que le grand monde se promène sur les quais, sous les ombrages de la Villa-Réal ou sur la Piazza-Réale, qui est la plus grande place publique de Naples.

Nous ne pouvons donner ici une longue description de Naples et de toutes ses merveilles; à chaque pas on se voit arrêté devant quelque spectacle grandiose; la nature s'est plu à répandre sur cette contrée toutes ses richesses et toutes ses magnificences; des monuments grandioses, des ruines imposantes éveillent à chaque instant nos souvenirs historiques et nous rap-



LA TERRASSE DU PALAIS ROYAL DE NAPLES, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. G. CASTIGLIONI.

pellent la grandeur romaine, et cette mystérieuse époque du moyen-âge.

Naples, ville de près de 500,000 habitants, possède beaucoup d'édifices remarquables, entr'autres: la cathédrale, dédiée à St-Janvier, dont elle conserve les restes, le vaste palais royal,

plusieurs autres palais de princes, le palais archiépiscopal, l'arsenal et le superbe théâtre San-Carlo, le plus vaste de l'Europe; au nord de la ville sont les Catacombes.

Naples ne possède pas un grand nombre de manufactures: son commerce ne peut se me-

surer avec celui des grands ports de la Méditerranée; les métiers sont peu avancés. Elle a beaucoup perdu en perdant sa qualité de capitale.

Ce qui excite surtout l'admiration et l'enthousiasme du voyageur, c'est le spectacle de

la mer, toujours azurée et calme; c'est le Vésuve, toujours bouillonnant; puis la côte de Castellamare, les coteaux de Pausilippe et le château de St-Elme, qui domine la ville au Nord, comme le château de l'Œuf et le Château-Neuf la protègent du côté de la plage.

Citons encore Pouzzoles, qui s'offre à nous, entouré d'orangers, de temples, de villas, de thermes, d'amphithéâtres en ruines; Pompeï et Herculaneum, détruites par le Vésuve, qui nous montrent des villes antiques tout entières, avec leurs rues, leurs places, leurs théâtres, leurs temples, leurs bains, leurs colonnades et leurs mosaïques; en suivant la courbe du golfe, on arrive au port animé de Castellamare et aux jardins d'orangers et de citronniers de Sorrente, la patrie de Tasse; puis la barque vous conduit à l'île de Capri, où l'on découvre les ruines du palais de Tibère.

LES NOCES D'OR.

Il y a cinquante ans, vers le mi-juillet, un couple, uni ce jour-là par les liens du mariage, se rendait, fier et heureux, au festin des noces, à l'ombre des vieux ormes, suivi de toute la famille et de la foule des amis et connaissances.

Un radieux soleil inondait toute la campagne de ses rayons dorés, et ajoutait à l'éclat et à la gaieté de la fête; sous les arbres séculaires était dressée la grande table, qui répandait partout les délicieux parfums de ses mets savoureux. La noce fut brillante et pleine d'entrain; on fit force vœux pour le bonheur, pour la prospérité des nouveaux mariés, et les voix harmonieuses des enfants des montagnes réveillèrent de leurs joyeux échos la solitude des vallées; puis le ménétrier préluda par des notes vives et légères aux exercices de la danse, et la ronde folâtre prit ses ébats sur la verdure des prés.

Aujourd'hui, nous sommes encore témoins de ces mêmes scènes de joie et de folle gaieté; nous revoyons nos jeunes époux d'autrefois, — maintenant les cheveux blanchis par l'âge, mais encore pleins de santé et de force, — venir sous les mêmes ormes célébrer leurs noces d'or. Cinquante ans se sont écoulés depuis l'époque de leur union, et ils fêtent cet heureux anniversaire, ce demi-siècle de bonheur et de paix.

Tout nous apparaît ici comme à ce jour fortuné: c'est bien là la même grande table, à laquelle ils croient s'asseoir entre leurs parents, qui ne sont plus; ce sont bien les mêmes vieux arbres; c'est la même prairie, où ils ouvrirent le bal champêtre; c'est la même allégresse, la même joie partout.

Mais que de figures amies ont disparu; que de frais et riants visages contemplant ce spectacle, qui n'étaient pas encore nés à la lumière! Que d'autres enfin, qui comptaient quelques printemps, ont senti depuis lors les atteintes d'une inexorable vieillesse!

Les jubilaires seuls semblent avoir conservé toute leur vigueur; ils ont retrouvé leurs jambes de vingt ans, et soutiennent gaillardement le pas et la cadence de la musique; et dans la foule s'élèvent à cette vue des cris d'enthousiasme, des bravos frénétiques, des hurrahs de félicitation.

Enfants, petits-enfants, tous se pressent pour admirer les grands parents et accompagnent de leurs voix argentines les sons de l'orchestre rustique; le vieil instituteur, compagnon d'âge du digne couple, entonne sur l'air de la danse quelques couplets de sa composition. Plus loin, de beaux et robustes gars, tenant par la main leurs danseuses, attendent le dernier coup d'archet pour commencer à leur tour la ronde joyeuse sur le vert tapis de l'herbe fraîche et fleurie. Et de cette fête, des mariages résultent sans doute! Mais des noces d'or?...

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Ce qu'il faut entendre par „un beau et un grand caractère.” — Un poulet parlementaire. — Mission du poète au dix-neuvième siècle, à propos du monument funèbre élevé à la mémoire d'André van Hasselt. — Nos forêts domaniales. — Les cours sans air: conseils pour leur en procurer. — L'hypocrène d'Alfred de Musset à la fin de sa vie. — Avoir du „chic.” — Un petit catéchisme anglais à l'usage des femmes.

Tout le monde est d'accord sur ce point: c'est qu'à notre époque, les caractères manquent de suite et de fermeté, et sont généralement soumis aux tristes calculs de l'ambition, de la vanité et de l'intérêt. Et cependant, on entend à tout instant ces mots: „C'est un beau caractère, c'est un grand caractère!”

Tâchons d'avoir quelques idées fixes sur ce point:

Un beau caractère est celui dont le désintéressement forme le trait distinctif. Il est étranger à toutes les petites passions, à toutes les considérations personnelles; son mouvement naturel le porte toujours à s'oublier; il n'est sensible qu'à la beauté des actions; il vit de bienveillance; il consiste dans une harmonie ravissante des sentiments avec l'idéal de la générosité; mais un beau caractère peut être un caractère faible, et manquer de l'énergie nécessaire pour faire de belles actions.

Un grand caractère est ce qu'il y a de plus parfait et de plus rare. En lui se réunissent le beau et le sublime. La force de la volonté, fût-ce une force de fer, ne constitue pas le grand caractère; mais il n'y a pas de grand caractère sans la force de la volonté. L'énergie dans un homme ne garantit ni la nature de son but, ni celle de ses moyens. Un caractère élevé, noble, généreux, n'est pas encore un grand caractère, car il peut manquer de force et de fermeté; mais il n'y a pas de grand caractère sans élévation d'âme, car elle seule décide de la grandeur du but et repousse la bassesse des moyens.

Rien n'est plus dangereux dans la société qu'un homme sans caractère, c'est-à-dire dont l'âme n'a aucune disposition plus habituelle qu'une autre. L'homme sans caractère ne peut être regardé ni comme ami ni comme ennemi; c'est une espèce „d'anti-amphibie,” qui n'est bon à vivre dans aucun élément. Il a surtout une facilité de conviction toujours prête dans les grandes questions religieuses ou politiques.

Il faut avoir un caractère; si l'on en éprouve les inconvénients, on en recueille aussi les avantages. Tout ce qui est sincère plaît dans un sens, même en choquant dans un autre; tout ce qui est de nature à de la puissance, tout ce qui donne une physionomie attire et retient l'attention. Quiconque n'a pas de caractère, dit Chamfort, n'est pas un homme, c'est une chose.

* *
*

Le bon public s'imagine qu'il ne s'échange à la Chambre des Représentants que des discours plus ou moins longs, des interruptions plus ou moins courtes, des poignées de main plus ou moins sincères, des bouts de conversation plus ou moins piquants, — lorsqu'on n'y fait pas sa correspondance; — quant aux épigrammes et aux jeux de mots, inutile d'en parler. Mais il s'y produit aussi, entre amis et adversaires, des échanges de petits billets dont voici un échantillon, né pendant qu'un orateur connu occupait la tribune, lors de la dernière grande discussion. Il est à son adresse:

„Mon cher, quand vous regagnerez votre appartement, entrez, sous un prétexte quelconque, dans le salon de votre propriétaire. Vous savez qu'il y a là une glace où on se voit des pieds à la tête. Placez-vous en face et regardez: qu'y verrez-vous? Un bipède qui vous ressemble comme se ressemblent deux gouttes d'eau; en tout cas, un drôle, un très-drôle de cocorico. Regardez-le fixement, faites-lui les gestes narquois les mieux sentis, et criez-lui de toute la force de vos poumons: „Cornichon! concombre!! cantaloup!!!” Puis, le

laissant à sa confusion, montez à votre étage et là, vous frappant à grands coups de poing le sternum avec force mea culpa, redites à part vous cette sublime parole du grand Shakespeare: Horatio, il y a entre le ciel et la terre des choses que notre philosophie ne connaît pas.”

Ah! quel ébouriffement éprouveraient nos lecteurs, s'ils connaissaient le grave auteur de cette boutade!

* *
*

La cérémonie de l'inauguration solennelle du monument élevé à André van Hasselt, dans le cimetière de Laeken — cérémonie dont toute la presse a parlé avec tant de sympathie — me remet en mémoire ces vers magnifiques du regretté défunt, adressés à un de ses confrères, il y a plus de vingt ans:

O mon poète, parle, enseigne, instruis, éclaire,
Mêle ta voix puissante à nos cris de colère,
Fais retentir d'en haut sur le peuple irrité
L'hymne de la concorde et de la charité,
Allume dans nos cœurs tes clartés électriques.
N'as-tu pas ton carquois plein de flèches lyriques?
Que ces traits souverains deviennent les rayons
D'une aube intérieure où nous nous réveillions!

Prends les clefs de l'histoire, ouvre ses larges portes
Et fouille ce sépulcre, où sont les races mortes,
Pour en tirer vivante, ô fossoyeur pieux,
Quelque illustre figure, exemple des aïeux;
Ou, pour mieux remuer les fibres de notre âme,
Beiluaire de l'art, dans le cirque du drame,
Aux pieds de nos géants qu'hélas! nous oublions,
Fais ramper les terreurs, ces sinistres lions.

Pour le char voyageur sois le phare et l'étoile,
Pour la nef en péril, la boussole et la voile;
Sois pour nous tous, errant loin des traces de Dieu,
Colonne de nuée ou colonne de feu.
Car nous marchons aussi dans un désert sans bornes,
Et nous ne savons pas si nos Moïses mornes
Entreverront, un jour, du haut de leur Nébo,
Notre terre promise ou bien — notre tombeau.

Ces vers, — qui définissent si admirablement la mission du poète, — auraient pu s'appliquer à leur auteur, lui qui comprit toujours si noblement cette mission.

* *
*

Au moment où une Commission gouvernementale vient d'être nommée à l'effet de rechercher les meilleurs moyens d'exploitation pour nos forêts domaniales, je crois qu'on me saura gré de donner l'énumération des plus importantes parmi les dites forêts, avec la désignation de leur valeur approximative:

Forêt de Soignes et dépendances (Brabant), vingt-six millions; — Forêt d'Anlier (Luxembourg), dix millions; — Forêt d'Hertogenwald (Liège), trois millions cinq cent mille francs; — Forêt des Rulles (Luxembourg), deux millions trois cent mille francs; — Forêt de St-Michel (id.), deux millions deux cent mille francs; — Forêt d'Herbueumont (id.), un million neuf cent mille francs; — Forêt de St-Cécile (id.), un million cinq cent mille francs; — Forêt de Freyr-méridional (id.), un million quatre cent mille francs; — Forêt de la Vecquée (Liège), un million vingt cinq mille francs; — Bois des Minières (Namur), six cent mille francs; — Bois de St-Remy (id.), quatre cent cinquante mille francs.

J'omets les autres, me bornant à ajouter que la valeur totale des forêts de l'Etat belge s'élève à peu près à cinquante quatre millions de francs.

* *
*

L'hygiène a été une des grandes raisons qui ont amené la transformation de plusieurs quartiers de Bruxelles. Voyons pourtant. Dire que les nouvelles rues sont plus salubres que leurs devancières, ce serait faire du Lapalice; mais quant aux maisons en elles-mêmes, franchement, ne laissent-elles pas grandement à désirer par l'exiguïté des cours, — lesquelles, comme l'a dit un de nos confrères, sont de vrais puisards dans lesquels séjourne un air corrompu produisant des gaz méphitiques qui résistent au

faible moyen de ventilation dont disposent les habitants.

Enfin les choses étant ainsi, il faut remédier au mal par l'introduction de l'air de la rue dans la partie basse de la cour.

Pour cela, il y a un moyen : c'est le feu, qui purifie tout.

Attendez, ne vous alarmez pas ; il est simplement question d'utiliser le feu de votre cuisine.

Sachez d'abord que les gaz de la combustion s'échappant par les cheminées, possèdent une force ascensionnelle qui les chasse à plusieurs mètres au dessus du faite des dites cheminées. Or, il s'agit d'utiliser cette force motrice pour l'aération des cours. Établissez donc, dans celles-ci, un tuyau longeant la façade postérieure de votre maison, et venant déboucher à mi-hauteur de l'ouverture de la souche de cheminée. Ce tuyau sera terminé à sa partie basse par un entonnoir s'ouvrant à quatre mètres environ du sol. Ainsi les gaz sortant de la cheminée entraîneront avec eux l'air corrompu de la cour. Procédé simple, économique et des plus efficaces.

* * *

On sait que le grand poète Alfred de Musset est mort, à quarante-sept ans, victime de l'alcoolisme. Un des habitués du café parisien où il passait ses soirées, a été témoin du fait suivant, aussi douloureux qu'instructif.

Il était une heure du matin. Tous les consommateurs étaient partis depuis longtemps, qu'Alfred de Musset redemandait toujours à boire. En vain le maître du café lui représentait-il que son établissement fermait, qu'il n'était plus temps d'y rien servir et qu'il fallait qu'il se retirât : tous ces raisonnements échouaient devant l'obstination du poète abruti. A bout de ressources, ayant épuisé prières et menaces, notre homme imagina de remplir d'absinthe un grand verre, puis, le présentant au malheureux, il se mit à marcher lentement à reculons devant lui. Il le vit se lever alors, et comme fasciné bestialement par la boisson qu'on lui tendait, suivre son conducteur jusqu'au trottoir. Là, le maître du café referma violemment la porte de sa boutique, abandonnant le verre convoité aux mains avides du chantre de „Fantasio.”

* * *

Une expression bien souvent employée aujourd'hui, est celle-ci : „Il a, ou il n'a pas de chic.” — On ne se douterait guère que ce mot n'a pas moins de deux siècles de date ; et quand on le voit surtout employé dans le jargon des rapins d'atelier, on n'irait certes pas s'imaginer de quel lieu il sort, dans quel grimoire il est éclos.

Sous Louis XIII, ce n'était autre chose qu'un terme de palais. „Chic” était tout simplement diminutif de chicane. On disait d'un plaideur fort sur la coutume, bien rompu à toutes les arguties des lois anciennes et nouvelles, capable même d'en remonter à madame de Pimbèche : „Il a le chic, ou mieux, il entend le chic.”

Voici un exemple emprunté à l'un des bons poètes trop oubliés de ce temps-là, le sieur du Lorens, qui, dans sa douzième satire, fait dire par un plaideur très-ambitieux de cette habileté excessive :

J'use des mots de l'art ; je mets en marge : hic ;
J'espère avec le tout que j'entendrai le chic.

* * *

Une dame, qui signe simplement Harriet vient de publier à Londres la 117^e édition d'un „Catéchisme à l'usage des dames.”

Joli succès, n'est-ce pas ?

Je le crois bien, quand on n'y trouve que des choses faites pour flatter le beau sexe et être désagréable à l'autre, exemple ces deux questions et ces deux réponses : „Quel est le devoir d'un mari ? — De plaire à sa femme. — Quel est le devoir d'une femme ? — De plaire...”

JEAN-LE-BU-FINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

L'emploi fréquent que l'on fait aujourd'hui de la glace, en médecine et dans l'économie domestique, nous engage à publier un procédé simple et économique pour s'en procurer en toute saison.

1^o. Ayez un pot de grès à large orifice, ou bien un grand bocal en verre et un cylindre en fer blanc.

2^o. Prenez 2 kilos et demi d'hydrochlorate de soude (sel de cuisine), que vous pulvérisiez très-fin et mettez dans votre pot ou bocal.

3^o. Versez sur ce sel 2 kilos d'acide sulfurique à 36 degrés.

4^o. Mettez de suite dans cette composition votre cylindre qui doit contenir l'eau que vous voulez congeler.

5^o. Ayez soin d'agiter le mélange, afin que l'action réciproque du sel et de l'acide sulfurique soit plus prompte et plus complète.

6^o. Aussitôt que vous vous apercevrez que l'eau est congelée, retirez de suite votre cylindre, et plongez le, aussitôt retiré, dans l'eau tiède, pour détacher plus facilement la glace qui s'est formée.

La seule précaution à prendre dans cette opération, c'est de faire usage d'eau qui a bouilli.

Si l'on opère en été, il est utile de préparer les mélanges dans une cave où la température est constamment de 10 à 12 degrés.

Quarante à cinquante minutes suffisent pour obtenir de la glace.

ÉLOY.

UNE EXCURSION AU MONT ETNA.

A raison de ses nouvelles éruptions, l'attention du monde vient d'être fixée encore sur le roi des volcans de l'Europe. Motif de plus, croyons-nous, pour qu'on lise avec intérêt la relation suivante d'une excursion faite précédemment au Mont Etna, pendant un voyage dans l'île de Sicile.

Ce fut en juin, de grand matin, que nous partîmes de Catane pour cette expédition, qui, depuis plusieurs jours, nous préoccupait à juste titre.

Et tout d'abord, disons que l'Etna a trois fois la hauteur du Vésuve, c'est-à-dire plus de trois mille trois cents mètres au-dessus de la mer qui l'environne ; aussi rien n'est plus imposant que l'aspect qu'il présente, rien n'est plus riche, plus saisissant, sous le rapport pittoresque. Je dois donc commencer par parler de cela.

Le mont Etna, vu du côté du nord et de l'ouest, offre le plus bel enchaînement de lignes grandes et variées, d'oppositions et de plans largement profilés, enrichis de fabriques, de cités, tantôt situées dans de profondes vallées, tantôt suspendues sur des hauteurs escarpées. Les versants de l'Etna, de ce côté, sont plus âpres, plus inaccessibles, plus saccadés ; quelquefois, ses flancs semblent avoir été déchirés par de terribles bouleversements, et ses rochers découverts forment des gorges profondes et étroites : telle est celle, où, au nord-est du volcan, s'échappe et court, au milieu des masses tourmentées qui s'opposent à son passage, le „Fiume Freddo,” torrent qu'alimentent sans doute les neiges des régions supérieures. Vers le midi et du côté du levant, l'Etna développe, avec plus de grandeur encore et de majesté, les belles ondulations d'une immense déclivité, dont le brillant tableau n'a rien d'effrayant, parce que sa grandeur et sa distance ne permettent pas de remarquer les nombreuses traces des convulsions qui y sont empreintes.

En considérant la montagne avec attention, il semble que son cône se compose de plusieurs zones superposées et diminuant progressivement de largeur, comme de vastes gradins d'un amphithéâtre gigantesque. Toutefois ces alternatives de pentes et de plans, depuis sa base jusqu'à son sommet, sont loin d'être régulières : et si

elles semblent annoncer une formation graduelle du mont, leur symétrie a sans cesse été rompue par les secousses convulsives, les éruptions et coulées de lave qui l'ont sillonné dans tous les sens, ont comblé ses vallons et enfanté autour de lui une multitude de cratères et de cônes.

En effet, la plupart des grandes éruptions de l'Etna ne s'élançant pas de son cratère principal, quoiqu'il soit toujours béant, toujours en incandescence. Lorsqu'une cause terrible et spontanée soulève tout-à-coup les torrents enflammés qu'il recèle dans son sein, leur violence entr'ouvre le plus souvent le flanc de la montagne, et bientôt les scories, les laves et les cendres échappées de ce gouffre nouveau y forment un monticule qui subsiste après l'éruption, comme un témoin indestructible et irrécusable des fureurs du volcan.

On fait monter à cent le nombre de ces volcans secondaires, et une seule éruption en a quelquefois engendré plusieurs. Leurs ouvertures se comblent de cendres et de scories ; le cours des ans les recouvre peu à peu d'une couche végétale, et la plupart ne sont aujourd'hui, sauf les plus récents, que des mamelons épars au milieu des forêts qui ceignent l'Etna.

La déclivité du volcan se divise en trois régions ; elles sont peu distinctes du côté du nord et de l'ouest. Vers cette partie de la circonférence, les forêts descendent presque jusqu'à la base du mont, au milieu des ressauts, des escarpements et du désordre de ses pentes, tantôt dépouillées, tantôt couvertes d'arbres séculaires. Comme on l'aborde rarement par cette partie, moins accessible et moins connue, c'est à l'est et au midi que ses divisions principales ou ses zones se remarquent facilement et sont nettement tranchées. On appelle la première „regione piedi montana,” ou encore la région des vignes et la région cultivée ; la seconde „regione selvosa,” ou région des forêts, et la troisième „regione scoperta,” la région déserte ou découverte ; quelques voyageurs la nomment la région des neiges. Enfin, une quatrième région est la région du feu, ou la couronne de l'Etna.

On compte environ neuf lieues en ligne directe de Catane au sommet du volcan ; mais la route s'écarte, se détourne, se replie, suivant les accidents qu'elle rencontre et les obstacles qu'elle doit franchir.

La première région qu'on traverse en sortant de Catane, n'offre d'abord qu'une pente peu sensible, qui s'élève au milieu des champs fertiles, des vignes, des pampres suspendus, des cultures diverses, interrompues cependant par les noirs rubans d'anciennes coulées de lave qui, souvent, servent de chemins au milieu de ces riches et vertes campagnes.

Les bases de l'Etna sont couvertes de villes, de bourgs, de villages dont les habitants, au milieu des riches dons que la nature leur accorde, oublient le danger qui plane constamment sur leurs têtes. A mesure qu'on s'élève, les habitations deviennent plus rares, les dernières qu'on rencontre sont celles qui forment le bourg de „Nicolosi,” la „Casa inglesa” et la „Torre-del-Filosofo.” Quant à Nicolosi, il est situé à une hauteur de quatre lieues, et l'on n'y arrive qu'en marchant péniblement sur de vieilles laves et des bouches de volcans éteints.

Ainsi que je l'ai dit, chaque éruption forme une petite montagne. Comme la grande bouche de l'Etna est élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus des régions inférieures, il n'est pas possible que le feu qu'il recèle, cherchant avec fureur une issue, autour de la base et même fort au-dessus, s'élève à des milliers de pieds ; donc il éclate sur les côtés après avoir ébranlé la grande montagne et tout ce qui l'environne. La matière enflammée ne jette d'abord qu'une fumée épaisse et des pluies de cendre qui ravagent le pays adjacent. Elle lance ensuite à une hauteur immense des pierres enflammées et des rochers d'une grosseur énorme. Après que tout cela a formé une vraie montagne, la lave paraît et se fait jour au pied de cette montagne, entraînant tout ce qu'elle rencontre ; elle n'est le plus souvent arrêtée que par la mer, où elle va se précipiter.

Telle est la marche ordinaire d'une éruption.



EMMA
Carré



Notre guide nous apprend, pendant que nous sommes à Nicolosi, que lors d'une éruption il a vu de grands rochers enflammés, lancés à la hauteur de plusieurs milliers de pieds, avec un bruit cent fois plus terrible que celui du tonnerre. Quelle force de projection ! Quelques-uns de ces blocs ont mis jusqu'à vingt secondes à descendre.

Notre hôte, à Nicolosi, nous a raconté les révolutions singulières qu'a éprouvées le beau pays près d'Hibla, qui n'est pas fort éloigné de celui-ci. Il était autrefois si célèbre par sa fertilité, et surtout par son miel, qu'on l'appelait „Mel-passi," jusqu'à ce qu'il fût bouleversé par la lave, et comme il devint alors entièrement stérile, les habitants, par une sorte de jeu de mots, changèrent son nom en „Malpassi." Une pluie de cendres jetées par la montagne dans une éruption suivante, lui fit bientôt reprendre son ancienne beauté et sa première fécondité; et on l'appela, durant plusieurs années „Belpassi." Enfin, lors de la formidable éruption de 1669, il fut submergé de nouveau par une mer de feu, et réduit à la plus déplorable stérilité; et il fut de nouveau appelé „Malpassi."

La montagne où se fit la première éruption qui enterra le Mel-passi, est connue sous le nom de „Mont-pelieri." Cette montagne, qui est très-ancienne, a été formée par la première éruption qui détruisit le pays de Melpassi; elle enterra un grand nombre de villages, de maisons de campagne, et en particulier deux belles églises, qui furent plus regrettées que tout le reste, parce qu'elles contenaient trois statues qui passaient pour les plus parfaites de l'île. On a entrepris de les retrouver, mais en vain, parce qu'on ne savait pas précisément l'endroit où ces églises étaient situées. Il est même impossible de jamais le savoir, car ces édifices étaient construits de lave, qui se fond à l'instant même où elle touche un torrent de matière nouvellement sortie du volcan; et l'on dit que, dans quelques éruptions de l'Etna, la lave s'est répandue avec une impétuosité si subite, que, dans l'espace de quelques heures, elle fondit entièrement les églises, les palais et les villages, et que tous ces corps coulèrent en fusion, sans laisser la moindre trace de leur première existence. Lorsque la lave a un temps considérable pour se refroidir, ce singulier effet n'arrive jamais.

On compte une quarantaine de grandes éruptions depuis l'ère chrétienne. La plus terrible fut celle de 1669; après avoir ébranlé tout le pays des environs, pendant quatre mois, et formé une très-grosse montagne de pierres et de cendres; elle fit éclater la lave à peu près à un mille au-dessus de Mont-pelieri; et descendant comme un torrent, elle vint frapper contre le milieu de cette montagne. On prétend qu'elle la perça de part en part: toutefois je doute fort de ce dernier fait, parce que cela aurait altéré la forme régulière qu'elle conserve encore. Il est cependant certain qu'elle la perça à une très-grande profondeur; elle se partagea ensuite en deux branches qui environnèrent la montagne, et se rejoignirent du côté du sud. Elle ravagea tout le pays qui est entre Mont-pelieri et Catane, escalada les murs de cette ville, et alla verser son torrent enflammé dans la mer. On dit qu'elle détruisit, en passant, les possessions de près de trente mille personnes, qui, par-là, furent réduites à la mendicité. Elle forma plusieurs collines, où il y avait auparavant des vallées, et combla un lac étendu et profond, et dont on n'aperçoit pas aujourd'hui le moindre vestige.

Comme les effets produits par cette éruption, ont laissé des traces profondes dans les esprits, on en raconte encore plusieurs histoires singulières. En voici une qui est incontestable, quel qu'incroyable qu'elle paraisse.

Un vignoble appartenant à un couvent de Jésuites, se trouvait exactement sur le chemin du torrent: il était formé d'une ancienne lave probablement peu épaisse, et qui avait au-dessous un grand nombre de cavernes et de crévasses. La lave liquide entrant dans ces cavernes, les remplit bientôt, et souleva par degrés le vignoble, en sorte que les Jésuites, qui s'attendaient à tout moment à le voir englouti, virent avec le plus grand étonnement,

que tout le champ commençait à se mouvoir. Il fut porté sur la surface de la lave jusqu'à une distance considérable, et quoique la plus grande partie ait été détruite, cependant il en subsiste encore aujourd'hui quelques restes. C'est cette éruption qui détruisit près de la moitié de Catane et fit mourir vingt mille de ses habitants.

Les habitants de l'Etna supérieur ont conservé quelque chose de rude et de sauvage. Une grande partie d'un hameau très-écarté qui domine Nicolosi se rassemblait autour de nous, et les femmes en particulier nous montraient des dispositions peu bienveillantes, car il faut savoir que ce sont elles qui ont le plus d'autorité, les hommes, par indolence, leur font exécuter les travaux les plus pénibles et ont intérêt à les ménager. Nous fûmes d'abord contraints de fermer la porte de la cour, tant elles faisaient de carillon et de tumulte; mais lorsque notre hôte les eut assurées que nous étions de bons chrétiens, et que nous venions dans leur pays par simple curiosité, elles se calmèrent et nous nous hasardâmes à aller parmi elles. Cette confiance de notre part nous regagna la leur; bientôt nous fûmes bons amis.

Cependant j'eus assez de peine à les persuader que nous ne venions pas chercher des trésors cachés dont elles croient qu'il y a un grand nombre aux environs. Deux d'entre elles, de vraies mégères, me suivirent et examinèrent attentivement toutes mes démarches. Lorsqu'elles me voyaient ramasser quelque morceau de lave ou de pierre ponce, elles s'approchaient en courant, dans l'idée que c'était quelque chose de précieux; et quand elles reconnaissaient que c'étaient des débris de pierre et que je les mettais dans ma poche, elles poussaient de grands éclats de rire. Je leur dis que ces pierres étaient d'un grand prix dans notre pays, parce qu'on y connaissait une méthode de les convertir en or. Elles se reparlèrent de nouveau dans leur patois et l'une me dit que s'il en était ainsi, elles me seraient éternellement obligées de leur apprendre ce secret; car, ajouta-t-elle, nous serons alors le peuple le plus riche de la terre. Je l'assurai que je ne le savais pas, et qu'il n'était encore connu que de très-peu de personnes. Je commençais un peu à craindre la suite de ma plaisanterie; j'avais peur qu'elles ne persistassent à vouloir que je leur fisse connaître mon secret. Je pris mes morceaux de lave, et je leur dis qu'ils étaient à leur service, si elles en avaient quelque besoin; mais elles me répondirent avec ironie que j'étais le maître de l'emporter toute, puisqu'elle avait ruiné le plus beau pays de la Sicile.

(A continuer.)

LA SENSITIVE.

A M^{me} EMÉRANCE DE T.

Vous me condamnez, Madame, pour vous avoir qualifiée de sensitive, — c'était un compliment, — vous me condamnez à vous faire connaître tout ce qui se rapporte à cette plante: je m'exécute très-volontiers, croyez-le.

Sachez d'abord que la sensitive est une espèce du genre „mimosa" ou „accosie." Dès que le vol d'un oiseau agite l'air autour d'elle, qu'une main indiscrete l'approche et s'apprête à la toucher, toutes ses feuilles, qui étaient étendues, se reploient sur elles-mêmes et se couchent le long des branches qui les portent.

Si l'on continue à troubler le repos de cette plante singulière, il semble que sa crainte se change en un mortel effroi et que la faiblesse, compagne inévitable d'une extrême frayeur, s'empare de toutes ses branches, qui alors fléchissent à leur point d'attache sur la tige. Vient-on à s'éloigner, chacune des parties du végétal reprend sa première place. Se rapproche-t-on, la même cause produit le même effet, et le phénomène se renouvelle.

* *

La sensitive est de tous les végétaux celui qui paraît jouir au plus haut degré de cette irritabilité que quelques naturalistes, avec peu de raison sans doute, ont assimilée à la sensibilité animale. On a remarqué que cet abais-

sement des pédoncules qui supportent les feuilles, et le repliement des feuilles sur elles-mêmes, cessaient lorsque la cause qui les avait occasionnés persistait. Ainsi, comme une âme craintive s'enhardit peu à peu, de même la sensitive s'habitue au mouvement qui d'abord l'avait si fort effrayée. Lorsqu'elle est apportée en voiture par les jardiniers, presque totalement fermée au commencement de la route, elle revient par degré à son état ordinaire dans le cours du voyage, et paraît bientôt ne plus ressentir les secousses ni les cahots.

* *

Les sensibles éprouvent d'une manière toute particulière ce besoin, que les plantes ont, plus que tous les êtres organisés, des rayons du soleil. Leur feuillage en suit généralement la direction, et en observant avec beaucoup de soin, on aperçoit un changement continu de position dans toutes les feuilles. Les sensibles exécutent, en outre, un mouvement de „plication" plus singulier; voici comment il s'opère: quand une feuille se ferme, soit par le contact d'un corps étranger, soit par la privation de la lumière, son pétiole se rapproche du rameau ou pétiole commun, et fait avec lui un angle plus petit qu'auparavant. Lorsque l'attouchement est très-fort, on voit successivement toutes les parties de la plante se resserrer; elle paraît vouloir se réduire en un faisceau étroit et long, et elle y arrive jusqu'à un certain point. Néanmoins, les mouvements des folioles, des pinnules et des feuilles, sont indépendants les uns des autres; et quoiqu'il semble que quand un rameau se plie ou se ferme, à plus forte raison ses feuilles se plient et se fermeront, il est cependant possible de toucher le rameau si délicatement que lui seul reçoive une impression de mouvement. Toutefois, il faut que le rameau, en se pliant, n'aille pas porter ses feuilles contre quelque autre partie de la plante; car dès qu'elle serait touchée, elle s'en ressentirait au même instant. Comme je l'ai déjà dit, les parties de la plante qui se sont fermées se rouvrent ensuite d'elles-mêmes et se rétablissent dans leur premier état. Le temps nécessaire pour cela est inégal, suivant différentes circonstances, telles que la vigueur de la plante, la saison, l'heure du jour.

* *

Il va de soi que ces phénomènes étranges ont depuis longtemps fixé l'attention des botanistes et des physiciens; mais jusqu'ici on n'en a donné aucune explication satisfaisante; ceux-ci les ont regardés comme le résultat d'un mouvement purement mécanique; ceux-là les ont attribués à une sensation particulière que la plante éprouve. Donc rien de positif à cet égard. Selon quelques savants, ce mouvement serait plutôt dû au contact de la lumière et aux fluides nourriciers dont elle active la circulation, qu'à une organisation particulière, assimilée par quelques personnes à celle des animaux.

Un professeur de botanique, qui est de mes amis, a fait devant moi, à votre intention, Madame, et dans l'espoir que j'aurais du neuf à vous apprendre, des expériences dont voici le résultat: Placée dans une chambre obscure pendant le jour, elle y est restée engourdie; mais, exposée à la lumière, pendant la nuit, dans une chambre bien éclairée, toutes les parties qui la composent se sont redressées. Placée ensuite dans une voiture et traînée pendant plusieurs heures, elle a semblé s'accoutumer au mouvement et est restée complètement épanouie. L'action du chloroforme a paralysé toute sensibilité chez cette plante, de telle sorte qu'on a pu la toucher et même la piquer sans lui faire éprouver la plus légère contraction. Mais dès que le sommeil a cessé, elle a repris ses propriétés. Vous le voyez, cette plante semble recevoir les mêmes impressions que les animaux, et elle serait douée d'un véritable système nerveux. Mystère de la création!

Vous savez, Madame, de quoi la fleur dont je viens de m'occuper est l'emblème: de la sensibilité, le plus bel attribut de la femme, et surtout le vôtre.

D. ROMARIN.

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons
et les Cabillauds.

CHAPITRE XVIII. — LA VISITE AU SOUVERAIN.

Herman et Koen continuaient leur course vertigineuse dans la campagne; leurs chevaux semblaient avoir des ailes. Les intelligents animaux paraissaient comprendre qu'il y allait de la vie de leurs cavaliers et rivalisaient d'agilité et d'ardeur. Les gens qui les poursuivaient, faisaient, eux aussi, des efforts prodigieux pour atteindre leur but. Cette espèce de lutte au sein de la nuit sombre avait quelque chose de fantastique; les arbres de la campagne passaient comme des fantômes devant les yeux des fugitifs, qui semblaient vouloir rivaliser de vitesse avec les noirs nuages que le vent chassait devant eux dans les airs.

Une flèche siffla aux oreilles du chevalier.

— Voilà qui est bon signe! s'écria Herman en riant; nos ennemis apparemment désespèrent de nous atteindre, et c'est pour cela qu'ils essayent de demander à leurs armes le service qu'ils ne peuvent plus attendre de leurs chevaux. Heureusement, il fait aussi obscur qu'en enfer, mais ce doit être un excellent archer qui m'a lancé ce trait.

— Silence, maître, le bruit de vos paroles pourrait lui rendre bientôt cette tâche plus facile.

— C'est vrai, et vous êtes aussi prudent qu'entrepreneur, répondit Herman en baissant la voix.

La course continua en silence, toujours aussi rapide, et avec un succès de plus en plus certain; le pas des chevaux de leurs persécuteurs devenait de moins en moins distinct, jusqu'à ce qu'enfin il se perdit complètement dans le silence de la nuit. Les fugitifs permirent alors à leurs coursiers de reprendre haleine, mais ils avaient toujours l'oreille au guet.

— Ne pourrions-nous mettre pied à terre pour laisser reposer nos bêtes? demanda Herman, au bout de quelque temps.

— Non, maître; nous devons continuer, toujours continuer; il ne serait pas impossible que nos ennemis eussent pris un chemin de traverse et ne revinssent bientôt à la charge.

— Vous avez raison, mon brave Koen, en avant donc! Nous ne nous reposerons que lorsque nous serons arrivés à La Haye.

Ils continuèrent à chevaucher, tant et si bien qu'ils arrivèrent enfin en vue de la capitale, sans plus avoir été inquiétés.

Ils pénétrèrent bientôt dans un des faubourgs de la grande ville, en remerciant le Très-Haut de les avoir si visiblement protégés. Il faisait encore nuit; cependant ils parvinrent assez facilement à trouver une hôtellerie où ils furent accueillis avec la plus grande cordialité.

A peine étaient-ils assis devant un bon feu de ramilles préparé à la hâte pour rechauffer leurs membres engourdis, que le chevalier poussa une exclamation de pitié et d'effroi en regardant Koen, dont la figure livide portait les traces de la plus vive souffrance.

— Qu'avez-vous, mon brave compagnon! s'écria-t-il; ce pâle visage, ces traits crispés par la souffrance!...

— Maintenant que nous sommes à l'abri de tout danger, je puis bien vous le dire, chevalier, répondit Koen: les gens de ce maudit château m'ont envoyé une flèche dans l'épaule; de là l'exclamation que j'ai poussée au bord du fossé.

— Et pourquoi ne pas l'avoir dit, mon bon Koen?

— Dans la hâte, j'ai moi-même retiré la flèche de ma blessure; malheureusement, la pointe y est restée. Si je vous en avais parlé, vous auriez eu peut-être la malheureuse idée de venir à mon secours, et cette imprudence nous aurait coûté la vie à tous deux. Je dois cependant reconnaître que cette blessure me fait assez souffrir. Si j'osais vous demander un service?

— Je vais faire chercher immédiatement un chirurgien.

— La chose n'en vaut pas la peine, chevalier; il vous suffira, si vous le voulez bien, de faire un petit effort pour retirer le trait. Le

vieux chasseur de Herman de Stryen n'est pas douillet de sa nature....

Il parut qu'en effet la douleur n'effrayait pas le digne homme; quoique la blessure fût profonde et que le chevalier eût quelque peine à en retirer la flèche qui s'y était enfoncée, il ne poussa pas le moindre cri, et lorsque la plaie eût été pansée, il refusa de se mettre au lit, en disant qu'il avait à faire à son maître des communications importantes et d'une extrême urgence.

En effet, depuis qu'ils ne s'étaient vus, ils avaient à se faire réciproquement part de grandes nouvelles; les courts moments pendant lesquels ils s'étaient trouvés en tête-à-tête, soit devant les barreaux de la prison, soit depuis qu'ils avaient si miraculeusement échappé à la poursuite de leurs ennemis, ne leur avaient presque jamais permis d'échanger une parole.

Koen insista auprès du chevalier pour qu'il lui racontât le premier ses aventures, afin de pouvoir ensuite l'occuper de questions plus sérieuses. Il ne doutait plus d'ailleurs qu'il n'y eût une relation très-intime entre les événements survenus à Herman et ceux dont il se proposait de l'entretenir.

Herman de Stryen se rendit au désir de son dévoué serviteur, et raconta brièvement l'histoire de ses aventures, depuis le moment où nous l'avons perdu de vue:

Lorsque le jeune croisé, à peine de retour au manoir de ses pères, apprit le départ d'Aleidis de Duivenvoorde pour la capitale, il repartit incontinent. Arrivé aux portes de La Haye, il entendit parler de la fête chevaleresque à laquelle le comte de Hollande avait convié toute sa noblesse. Animé par cette nouvelle inattendue, il quitta aussitôt l'auberge où il était descendu et se dirigea en grande hâte vers le champ du tournoi, où, comme nous le savons, il apparut vers la fin pour recueillir le prix de la victoire. Après être sorti vainqueur de la lutte, il retourna à son hôtellerie afin de prendre les dispositions nécessaires pour un long séjour dans la capitale, où le retenait naturellement la présence de la demoiselle de Duivenvoorde.

En chemin, il se vit accosté par un chevalier inconnu qui dit avoir à lui faire une communication importante, concernant une affaire d'un grand intérêt pour lui. L'étranger le pria en conséquence de l'accompagner jusqu'à une auberge située hors de l'enceinte de la ville. Herman, intrigué, mais sans défiance, le suivit.

Il ne vit que trop tôt qu'il avait été la dupe d'une odieuse machination, car à peine arrivé hors des murs, il vit sortir subitement d'un petit bois, une troupe d'hommes armés. Il songea aussitôt à tirer son glaive et à défendre chèrement sa vie, mais, hélas! il n'en eut pas le temps; il fut désarmé et maîtrisé en un clin-d'œil. Parmi ses ennemis, il aperçut Floris Halvenaar et Harold-le-Normand, qui le félicitèrent ironiquement de la victoire qu'il venait de remporter, en lui promettant de lui fournir bientôt l'occasion de se reposer de ses fatigues. Les deux traîtres le quittèrent aussitôt en le laissant aux mains de leurs dignes complices, qui baïllonnèrent immédiatement le vaillant chevalier, l'attachèrent fortement sur son cheval pour qu'il ne pût s'échapper, et gagnèrent la campagne par des sentiers écartés.

Il fut ainsi conduit jusqu'au château destiné à lui servir de prison, et fut aussitôt jeté dans un cachot profond, où il ne vit personne qu'un sauvage et cruel géolier qui ne daigna répondre à aucune de ses questions, au sujet de l'avenir qui lui était réservé. Il vécut ainsi de longues semaines, isolé du monde entier, lorsqu'enfin l'arrivée de son fidèle Koen vint faire descendre au fond de sa solitude un rayon d'espérance.

Koen avait écouté ce récit en silence; lorsque le chevalier eut terminé, il s'écria d'un accent douloureux:

— Il sera donc dit que vous trouverez toujours cet infâme Halvenaar sur votre chemin! Et cependant, pour prix de ses trahisons, il va bientôt se voir environné de puissance et d'honneurs...

— Je ne comprends pas... Il y aurait donc à craindre de nouveaux malheurs?

— Ce que je veux dire, cher Maître, reprit

Koen, c'est que l'exécrable Halvenaar a su desservir le noble sire de Duivenvoorde dans l'esprit du comte, en l'accusant d'un crime infâme, et qu'en ce moment il le tient assiégé dans son château de Stryen.

— Comment! s'écria le chevalier, et ce n'est que maintenant que vous me faites part de cette nouvelle!

— Je n'ai pas voulu vous inquiéter inutilement, afin que vous puissiez réserver toutes vos facultés pour le moment de l'action. Comme ce moment approche, vous allez tout apprendre.

Koen se mit alors à raconter le meurtre d'Aleidis de Poelgeest; il parla de l'accusation qui pesait à ce sujet sur le sire de Stryen, du perfide conseil donné à celui-ci par le Normand pour l'éloigner de la capitale, et du siège du château, qui suivit bientôt son arrivée. Il dépeignit les trances qu'il avait éprouvées et ses longues hésitations touchant le parti qu'il devait prendre en présence de la situation faite au sire de Duivenvoorde; il dit comment il s'était décidé à se mettre à la recherche de son maître; il raconta ses démarches si longtemps infructueuses, ses pérégrinations à travers des chemins inconnus, et comment enfin la Providence couronna son entreprise en le mettant presque miraculeusement sur la trace de celui qu'il cherchait.

Herman de Stryen avait écouté ce dramatique récit avec un profond abattement, entremêlé d'accès d'indignation et de colère. Enfin il ne sut plus contenir l'émotion violente qui l'obsédait en songeant aux nouvelles infamies de son odieux rival, et éclata en terribles menaces. Mais revenant aussitôt à des idées plus pratiques, il ne songea plus qu'au péril dans lequel se trouvaient le sire de Duivenvoorde et Aleidis. Prenant un ton de reproche, il dit à Koen:

— Oh! pourquoi ne pas m'avoir dit tout cela plus tôt? Pourquoi surtout nous livrer ici à un repos inutile? Pourquoi n'avons-nous pas continué notre course jusqu'à ce que nous ayons atteint le traître pour lui faire expier son infamie? A cheval, Koen, à cheval! Le temps est précieux; une minute de retard peut mettre en péril deux existences qui me sont chères.

— Je comprends votre empressement, noble maître, répondit Koen avec calme; mais si vous voulez réfléchir un instant, vous comprendrez que notre arrivée sous les murs assiégés de Stryen ne pourrait sauver ni le châtelain, ni sa fille. Que feriez-vous, seul contre tant de centaines de guerriers bien à l'abri dans leur camp, surtout lorsque la bannière du comte se déploie au milieu d'eux?... Votre dévouement ne pourrait donc sauver demoiselle Aleidis; au contraire, il lui enleverait le dernier espoir qui peut encore exister pour elle.

— Mais voulez-vous donc que je la laisse sans défense à la merci de l'infâme Halvenaar! s'écria Herman avec vivacité. Pourrais-je conserver l'existence, pour voir son père assassiné et elle-même tomber aux mains de son persécuteur?

— Non, Seigneur, mais si tous pouvaient être sauvés?... Si l'infâme Halvenaar trouvait enfin la punition de tous ses crimes?

— Parlez, parlez vite, car ma tête est en feu, mon cœur bat à se briser; je me sens incapable de prendre un parti mûrement réfléchi.

— Le comte a dû être trompé par les lâches et odieuses menées de Halvenaar, reprit Koen avec son calme habituel. Eh bien, maître, il vous appartient, à vous, de faire éclater la vérité à ses yeux, de vous porter accusateur contre le misérable. Vous avez entre les mains assez de preuves de sa trahison. Tâchez de persuader le comte de la fausseté de l'accusation lancée contre le sire de Duivenvoorde; c'est le seul moyen de tout sauver.

Herman de Stryen resta quelque temps plongé dans de profondes réflexions; il se leva ensuite rapidement de son siège, et s'écria d'une voix remplie d'émotion:

— Oh! pardonnez-moi, mon excellent Koen, si je vous ai méconnu un instant. Vous m'avez sauvé la vie; maintenant vous me rendez l'espérance. Je suivrai vos conseils comme ceux du meilleur des amis; aujourd'hui même, je me rendrai auprès du comte pour démasquer l'infâme.

Herman de Stryen eut de la peine à maîtriser

ser son impatience jusqu'à l'heure où il lui fut permis de se faire annoncer chez le comte, et lorsqu'enfin le moment si désiré fut arrivé, il voulut que Koen l'accompagnât à la cour.

— Comment! s'écria le chasseur plein d'effroi, je devrai paraître devant notre haut et puissant seigneur comte!... moi, un homme de basse condition... Oh! maître, laissez-moi ici, je vous en prie.

— Vous êtes mon compagnon et mon ami, cher Koen, et c'est en cette qualité que je vous présenterai au comte. En outre, vous pourrez probablement rendre service au sire de Duivenvoorde et à Aleidis, et cette pensée seule doit lever tous vos scrupules.

Koen se soumit au désir de son maître, et tous les deux se dirigèrent, le cœur plein d'émotion, vers le château comtal.

Lorsqu'ils eurent été introduits en présence du puissant suzerain, Herman se jeta à ses pieds.

— Pitié! justice! noble comte! s'écria-t-il d'une voix suppliante.

Le comte Albert releva le chevalier et l'invita gracieusement à s'asseoir à ses côtés.

— On m'a dit que vous êtes le chevalier de Stryen, continua-t-il d'une voix bienveillante; si je ne me trompe, vous êtes ce vaillant joûteur, sorti si glorieusement vainqueur du dernier tournoi; vous avez aussi recueilli une abondante moisson de lauriers sur la terre d'Espagne, en combattant les Infidèles.

— Oui, seigneur comte, il en est ainsi, et si je ne suis pas venu plus tôt vous présenter mes hommages, soyez persuadé que la cause en a été tout-à-fait indépendante de ma volonté. Peu après mon retour en Hollande, le soir même du tournoi, je fus fait traîtreusement prisonnier de la façon la plus lâche, et pendant plusieurs mois j'ai gémi dans un sombre cachot.

— On vous fera justice, chevalier; il ne sera pas dit qu'un tel crime puisse rester impuni dans mes Etats, s'empressa de dire le comte.

— Ce n'est pas seulement pour moi que je demande justice, répondit le chevalier, quoique, sans le dévouement de mon compagnon, je serais encore en ce moment plongé dans ma prison souterraine, mais il s'est commis d'autres forfaits plus odieux que l'attentat dont j'ai été victime, et cela sous le manteau d'une juste vengeance.

— Il sera encore fait justice à ces plaintes, seigneur chevalier, mais auparavant je désire savoir le nom de la personne qui a attenté à votre liberté...

— Je vais vous satisfaire, noble maître. Le félon qui m'a retenu prisonnier et qui sans doute en voulait à ma vie, est Floris Halvenaar.

— Vous vous trompez, répondit le comte d'un ton sévère; Floris Halvenaar est un fidèle sujet, un valeureux chevalier, qui m'a rendu de grands services, ainsi qu'au pays.

— Floris Halvenaar est un hypocrite et un traître, puissant seigneur, un infâme qui cache ses abominables desseins sous le couvert d'un feint attachement à vos intérêts; il est indigne de porter les éperons de chevalier.

Le comte fronça les sourcils en entendant ces téméraires paroles; il regarda son interlocuteur d'un œil scrutateur et s'écria d'un ton mécontent :

— Qui vous donne le droit, chevalier, d'attenter ainsi à l'honneur d'un de mes fidèles vassaux ?

— Ce droit, seigneur comte, je le puise dans le passé criminel de l'homme que j'accuse; je le puise dans les sentiments de justice et de haute raison qui dominent toutes vos actions. S'il ne se fût agi que de moi, je me serais tû, quoique plusieurs fois déjà il ait essayé traîtreusement de me ravir la vie. Mais ses odieuses menées ont atteint d'autres têtes plus innocentes

encore, et qu'il a livrées en proie non seulement à la mort, mais encore au déshonneur... Il a su abuser de vos sentiments de justice pour conduire à leur perte des innocents et satisfaire ainsi ses plus basses passions.

Le ton de persuasion avec lequel le chevalier de Stryen avait prononcé ces paroles, fit une profonde impression sur l'esprit du comte, car quoiqu'il fût assez facile à tromper, il avait conservé profondément dans son cœur le sentiment du droit et de la justice.

— Parlez plus clairement, chevalier, répondit-il d'un air plus amical, vos paroles sont aussi peu claires que vos accusations. Tâchez de mettre un peu d'ordre dans vos dires, et si réellement des crimes ou des méfaits ont été commis dans mes Etats, je saurai les punir, le



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Une flèche siffla aux oreilles de Herman."

coupable occupât-il la première place à ma cour.

— Merci, noble comte, pour ces paroles encourageantes, répondit Herman, dont les yeux rayonnèrent d'espérance; maintenant que vous avez laissé parler librement les vrais sentiments de votre cœur, je ne doute plus de voir triompher la justice et le bon droit. Je vais tout vous raconter, généreux prince... si vous voulez m'en baïller la permission, et je vous jure sur mon honneur de chevalier que pas une parole mensongère ne sortira de ma bouche. Mon fidèle serviteur, le plus loyal et le meilleur des hommes, pourra confirmer toutes mes assertions; lui-même pourrait vous en conter bien davantage au sujet des infamies et des trahisons de Floris Halvenaar.

— Toujours Floris Halvenaar! murmura le comte, mais cette fois d'un ton calme.

— Oui, noble comte, Floris Halvenaar, car c'est le plus grand coupable qui soit sous le soleil, et la honte de notre belle patrie... Aussi coupable que les lâches qui ont assassiné la belle et aimable demoiselle Aleidis de Poelgeest.

— Quoi! vous oseriez dire que le chevalier a trempé dans cet infâme assassinat? demanda vivement le comte, que ce souvenir rendit pâle d'émotion et de colère.

— Non, sire, je ne prétends pas cela du tout, mais une partie des crimes de Halvenaar est intimement liée à ce funeste événement, de sorte que je dois forcément le rappeler. Sachez donc, sire, que le noble Guillaume de Duivenvoorde a été faussement accusé d'avoir pris part à ce crime...

Le comte fut sur le point d'interrompre son interlocuteur, ses lèvres frémirent et son œil lança un éclair de haine et de vengeance. Cependant il se maîtrisa et fit signe à Herman de continuer.

— Vous saurez donc, sire, que depuis plus de trois ans Floris Halvenaar met tout en œuvre pour obtenir la main de la belle Aleidis de Duivenvoorde, dont il convoite l'héritage. Pour arriver à ses fins, il n'a pas reculé devant les moyens les plus criminels, devant les plus basses menées. Après un festin au château de Stryen, il a profité des ombres de la nuit pour essayer de m'assassiner lâchement; il aurait réussi sans l'assistance de ce vaillant serviteur. Plus tard, il sut me tromper par de perfides machinations; si bien que, désespérant de trouver le bonheur dans ma patrie, je me décidai à partir pour l'Espagne.

— Vous aussi, vous prétendez donc à la main de la jeune fille? interrompit le comte en regardant fixement le chevalier.

— Oui, sire, répondit Herman en rougissant, et c'est mon amour pour elle qui m'a donné le courage de venir ici, vous dire le véritable état des choses. Je considère comme un devoir de veiller à sa sécurité.

— Continuez, chevalier, fit le comte Albert.

— Ce fut encore Halvenaar qui, comme je vous l'ai dit déjà, me dressa une embûche à mon retour d'Espagne, le jour du tournoi, et me fit traîtreusement prisonnier. Il me fit enfermer dans la forteresse d'un de ses affidés. Ce fut lui aussi qui vint accuser auprès de vous le sire de Duivenvoorde, comme complice de l'assassinat d'Aleidis de Poelgeest, en se fondant sur ce que ce seigneur avait quitté la capitale le lendemain même du crime.

— Eh bien! n'était-ce pas là le signe d'une mauvaise conscience, et l'aveu même de sa culpabilité?

— Guillaume de Duivenvoorde avait été instigué à prendre ce parti en toute hâte par un des complices de Halvenaar, qui avait su s'insinuer dans les bonnes grâces du vieux seigneur, et qui vint faussement lui rapporter que des bandes armées menaçaient son château

de Stryen. Ce départ précipité, qui vous étonne, est donc encore l'œuvre de Halvenaar.

— Si vous dites la vérité, s'écria le comte avec force, Halvenaar est réellement le plus infâme des hommes!

Il était visible que la sincérité qui éclatait dans les paroles de Herman, avait déjà en partie convaincu le souverain. Après un moment de réflexion, il reprit :

— Seigneur chevalier, êtes-vous prêt à affirmer votre accusation en présence de Floris Halvenaar?

— Certainement, noble comte! s'écria Herman au comble de la joie d'avoir atteint son but.

— Voilà qui est bien parlé: Herman de Stryen, vous partirez aujourd'hui même pour le pays de la Meuse, et je vous accompagnerai avec une troupe de mes meilleurs cavaliers.

— Soyez béni, mon généreux seigneur! exclama le chevalier, en tombant encore une fois aux genoux du comte.

(A continuer.)